

Elisabete Thamer

Cause/savoir *

Le thème de cette année *Que peut-on savoir du savoir inconscient ?* a suscité d'emblée plusieurs questions, questions qui ont été en quelque sorte un préalable à ma compréhension de cet énoncé. Ces questions dans la question, les voici :

1. La première question porte sur *Que peut-on ?* À qui se réfère ce « on » ? Ce « on », sujet indéfini, peut contenir deux, voire trois sens possibles. S'agit-il de ce que l'analysant peut savoir du savoir inconscient ? Ou bien de ce que peut et doit savoir l'analyste ? Ou des deux à la fois ? Ces questions sont certainement liées, car « les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient, puisqu'ils en constituent l'adresse ¹ ».

2. La deuxième question concerne le signifiant « savoir », qui apparaît deux fois dans la question. Y a-t-il seulement de l'homonymie entre les deux occurrences du mot « savoir » ? Ou bien sont-ils équivalents ? Par « homonymie », j'entends ici la définition qu'en a donnée Aristote dans les *Catégories*. Il y a « homonymie », selon lui, lorsque deux noms n'ont en commun qu'un nom, un même signifiant, dirions-nous, tandis que leurs essences sont différentes ². Le premier « savoir » est par ailleurs, dans la syntaxe de cette question, un « verbe », tandis que le deuxième est un substantif.

Je commencerai par la deuxième question, celle qui concerne le savoir : *Qu'est-ce que le savoir ?* Partons de ce que, dans l'expérience analytique, le savoir n'est pas : il n'est ni la connaissance ni la

* Intervention au séminaire EPFCL, à Paris le 22 novembre 2012.

1. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 834.

2. Voir Aristote, *Catégories* I, 1a 1-3, présentation, traduction et commentaires de Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, bilingue grec-français, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2002.

représentation³. Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan nous donne une définition formelle du savoir, déjà évoquée ici par Sidi Askofaré. Je la cite : « Il s'agit très précisément de quelque chose qui lie, dans une relation de raison, un signifiant S1 à un autre signifiant S2⁴. » Voilà pour ce qui est de la définition formelle du savoir. Or, quelques mois avant cette leçon du séminaire, dans son compte-rendu sur « L'acte psychanalytique », Lacan avait dit ceci : « Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet⁵. » Cette formule est assez radicale, car elle exclut que le sujet puisse s'approprier ce savoir inconscient, parce qu'il n'y est pas : l'inconscient est du savoir mais sans sujet. Elle balaye d'un seul coup ce qui laissait supposer qu'un analysant pourrait, un jour, venir à bout de son inconscient. Dans le séminaire *Encore*, Lacan éclaire cette conception de l'« inconscient-savoir sans sujet » par le biais de ses élaborations sur *lalangue* et en tirant les conséquences, au niveau du savoir, de l'affirmation « Y a d'l'un », qu'il avait introduite l'année précédente.

Avec l'introduction de *lalangue*, nous sommes dans un autre champ, un champ plus vaste que celui du langage, dont découlent au moins trois conséquences concernant l'impossibilité d'un savoir formel extrait de l'expérience analytique. Premièrement, le langage est présenté comme une tentative « de savoir concernant la fonction de *lalangue*⁶ ». Deuxièmement, que l'inconscient est un savoir, mais « un savoir-faire avec *lalangue* et que ce savoir-faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage⁷ », ce qui dépasse l'élaboration précédente de l'inconscient « structuré comme un langage ». Troisièmement, que *lalangue* « nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés ». Lacan poursuit : « Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de *lalangue*, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer. C'est en cela que l'inconscient, en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrement, ne peut que se structurer comme un

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 32.

4. *Ibid.*

5. J. Lacan, « L'acte psychanalytique » [Compte-rendu], dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 376.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126.

7. *Ibid.*, p. 127.

langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir *lalangue* ⁸. »

Ensuite, Lacan affirme que l'analyse démontre qu'*il y a de l'Un*. Cette expression a été élaborée dans le séminaire « ... ou pire », et a au moins deux versants : elle dit que l'Un n'a rien à voir avec l'Un qui englobe, l'Un de la totalité ; et aussi qu'il y a de l'un, de l'un tout seul, que le processus analytique permet d'inscrire. Ainsi, lorsque des signifiants S1 viennent au jour au cours d'une analyse, ils peuvent entrer dans la chaîne déchiffrée, mais cela ne cessera pas de repartir – comme le démontre la fuite infinie du sens. Des signifiants « déchiffrés » demeurent des bribes de l'essaim (S1) de signifiants qui s'enracinent dans *lalangue* et qui ne pourront jamais rejoindre le S2 du savoir. Pourquoi ? Parce que le S2, à son tour, n'est qu'un essaim de S1 qui ne font pas chaîne.

$S1 (S1 (S1 (S1 \rightarrow S2)))$ ⁹

Cela m'amène à conclure que, dans la question à laquelle nous essayons de répondre cette année, il s'agit bien de deux « savoirs », qu'il convient de distinguer, sous peine de ne pas saisir l'enjeu de la question. D'un côté, il y a donc bel et bien du savoir articulé, celui qui s'élabore au long d'une analyse et qui restera malgré tout hypothétique, et, de l'autre, du savoir insu de *lalangue*, du savoir joui et qui excède toute possibilité d'articulation formelle et travaille tout seul. Or, si l'on ne peut savoir que ce qui a structure de langage ¹⁰, comment peut-on affirmer, concrètement, qu'il y a du savoir inconscient qui demeure rebelle à la prise langagière ? Autrement dit, dans la pratique, *comment sait-on qu'il y a du savoir qu'on ne sait pas* ? Cette question me rappelle une remarque de Friedrich Schleiermacher, citée par Kierkegaard, à propos de Socrate. Schleiermacher disait que, si Socrate embêtait tout le monde à ressasser que ce qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien, ce qui était certain derrière cette affirmation, c'était que Socrate savait nécessairement ce qu'était le savoir ¹¹.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 130.

10. Voir J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 536.

11. F. Schleiermacher, « Ueber den Werth des Sokrates als Philosophen » [Sur le valeur de Socrate en tant que philosophe], dans *Abhandlungen der Königlichen Academie der Wissenschaften in Berlin aus den Jahren 1814-15*, apud S. A. Kierkegaard, *O conceito de ironia constantemente referido a Sócrates*, Petropolis, Vozes, 1991, p. 135.

Les « négativités de la structure »

Je reprends ma question : *comment sait-on, dans l'expérience analytique, qu'il y a du savoir qu'on ne sait pas et qu'on ne saura jamais ?*

Dans l'expérience analytique, il y a une façon qui me semble bien concrète par où le sujet peut s'approcher de l'évidence qu'il ne rejoindra jamais le savoir qui gît dans son inconscient. Tout au long de son enseignement, Lacan avance au fur et à mesure ce que Colette Soler a appelé les « négativités de la structure ¹² ». Il s'agit de butées de formalisation, ce que la structure du langage rend impossible. Ces « négativités » tracent les contours des limites du savoir articulé. Voici quelques-unes de ces limites :

1. L'incompatibilité du désir avec la parole est une thèse avancée dès 1958 dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Le désir glisse à travers la chaîne langagière, sans que pour autant il puisse être dit. L'interprétation vise, certes, la cause du désir, et toutes les modalités d'interprétation développées par Lacan visent justement cet intervalle de la chaîne langagière. L'interprétation maintient ainsi la division du sujet au lieu de la colmater. Donc, première butée, pas de mot pour dire le désir ;

2. Beaucoup plus tard, dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan dira à propos du désir : « Nous ne croyons pas à l'objet, mais nous constatons le désir, et de cette constatation du désir nous induisons la cause comme objectivée ¹³. » L'objet *a*, appelé « objet cause du désir », n'est pas un objet phénoménologique, sa consistance se soutient de pure logique, dit Lacan dans le compte-rendu sur « L'acte psychanalytique ¹⁴ ».

J'ouvre ici une parenthèse pour dire un mot sur ce statut logique de l'objet *a*, à partir de deux passages chez Lacan. Le premier concerne celui que je viens d'évoquer, où il dit qu'il est « induit ». *L'induction* est un des procédés logiques parmi les syllogismes dialectiques développés par Aristote. D'un côté nous avons la *déduction* (*sylogismos*), qui part de prémisses universelles, tandis que, de l'autre côté, *l'induction* (*epagogê*) part « des cas individuels pour accéder aux

12. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 18 sq.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 36.

14. J. Lacan, « L'acte psychanalytique » [Compte-rendu], *op. cit.*, p. 377.

énoncés universels ¹⁵ ». L'induction ne part pas de l'universel, mais de cas, de la totalité de cas, où une validité a été constatée. Voici l'exemple d'induction que donne Aristote :

« Si l'homme, le cheval et le mulet *vivent longtemps*.

Si l'homme, le cheval et le mulet sont dépourvus de fiel.

Donc les animaux sans fiel *vivent longtemps*. »

Cette référence à l'induction est intéressante, parce qu'elle nous montre comment Lacan a pu arriver à formuler le concept d'objet petit *a*. Comme la définition même de l'induction l'indique, elle part de l'expérience des cas.

L'autre passage se trouve dans le séminaire « L'acte psychanalytique ¹⁶ », où Lacan affirme que l'objet *a* est pour nous le *moyen terme* du syllogisme chez Aristote. Cette question est très complexe, je ne suis pas en mesure de la développer en détail. Qu'est-ce que le *moyen terme* dans un syllogisme ? Dans le type de syllogisme que Lacan évoque dans cette leçon, le *moyen terme* est la *cause*, le *pourquoi* ; c'est le terme qui, étant présent dans les deux prémisses, soutient la conclusion sans qu'il soit, lui-même, présent dans la conclusion. Voici un exemple de ce genre de syllogisme :

« Si tous les hommes sont des animaux.

Si tous les animaux sont mortels.

Donc tous les hommes sont mortels. »

Dans cet exemple, le *moyen terme* est « animaux », terme qui est absent de l'énoncé de la conclusion, dont il est cependant la « cause ».

Lacan ne développe pas davantage cette référence au *moyen terme* dans la logique. Mais il me semble que cette référence ne veut absolument pas dire que l'objet *a* en tant que *moyen terme* soit équivalent à celui d'Aristote. Premièrement, parce l'objet *a* ne permet pas d'assurer aucune valeur de vérité d'aucun énoncé, car l'objet *a* est, par définition, l'objet qui manque ¹⁷. Deuxièmement, car si dans tout analysant il y a un élève d'Aristote, comme le dit Lacan, c'est parce

15. Aristote, *Topiques*, I, 12, 105a 13-14, dans *Topiques*, livres I-IV, texte établi et traduit par Jacques Brunschwig, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 7 février 1968.

17. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du "Séminaire XI" », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 573.

qu'à l'occasion il syllogise, qu'il « croit à l'universel, on ne sait pas pourquoi, puisque c'est comme individu particulier qu'il se livre aux soins de ce qu'on appelle un psychanalyste ¹⁸ ». L'analyse vise plutôt à réveiller le sujet de ce rêve aristotélicien. Deuxième butée : pour l'objet non plus, pas de mot pour le dire.

Je ferme ici la parenthèse sur le statut logique de l'objet *a*. Je continue donc du côté des « négativités » de la structure du langage, juste pour en évoquer deux autres sans les développer davantage :

- le mi-dire de la vérité. C'est une autre affirmation qui peut être éprouvée à l'usage, dès qu'on essaye de dire la vérité, on n'arrive pas à la dire toute ;

- la fuite infinie du sens.

Tous ces versants des « négativités de la structure » permettent de saisir ce qui fait fonction de réel dans le savoir ¹⁹, justement parce qu'ils impliquent l'impossibilité que le langage ait une prise définitive sur ce que manifeste l'inconscient. Jusqu'à « L'étourdit », on avait une conception de la fin de l'analyse, où l'on trouverait justement un sujet assuré de ces impossibles. Ces butées de la formalisation langagière pourraient conduire un analysant soi-disant « logique » à tirer les conséquences de ces impossibles et à s'en faire une conduite.

C'est exactement sur ce point que le séminaire *Encore* et ceux qui le suivent apportent des élaborations nouvelles. Dans ce séminaire, Lacan outrepassa ce qui jusqu'alors relevait du *il n'y a pas*, pour nous indiquer précisément *ce qu'il y a*. Et *ce qu'il y a* lui permettra d'élaborer une théorie de fin pour l'analyse différente de celle qu'il avait élaborée auparavant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a de la jouissance et, de surcroît, de la jouissance causée justement par le signifiant. Il s'agit du passage que David Bernard vient de nous commenter. Les avancées de Lacan à partir d'*Encore* postulent un « plus », une « positivité » par rapport aux déclinaisons du manque qui avaient marqué ses élaborations précédentes. L'affirmation qui dit que « le signifiant est cause de la jouissance » est un

18. J. Lacan, *Conférence à l'Unesco, Colloque pour le 23^e centenaire d'Aristote*, publication par Unesco Sycomore, 1978, p. 23-24.

19. Voir J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 443.

des points cruciaux de ce changement. Jusqu'alors, le sujet était effet du signifiant, effet de division et de perte de jouissance. À partir d'*Encore*, le signifiant n'est pas seulement cause du sujet, mais de la jouissance *qu'il y a*. C'est justement le contraire de ce qu'il avait affirmé auparavant : le signifiant d'un côté, la jouissance de l'autre.

Ce que Lacan avance tout au long de ce séminaire porte ainsi un coup de grâce aux prétentions du déchiffrage, à l'espoir de faire sortir pour de bon de l'inconscient les signifiants qui pourraient estomper la fuite du sens. Cela dit, le déchiffrage demeure fondamental dans le processus analytique. C'est le long parcours de déchiffrage qui permettra au sujet de s'aviser de tout ce que je viens d'évoquer.

Cependant, comment pouvons-nous « constater » qu'il y a du signifiant joui et qui est hors de prise par le déchiffrage ? Comment le sujet peut-il saisir quelque chose de ce savoir qui travaille tout seul dans *son* inconscient ? J'utilise ici l'expression « *son* inconscient » à bon escient, à partir de ce que dit Lacan dans le compte-rendu du séminaire « ... ou pire » : ce « qui se saisit des riens de sens, faits de non-sens, à reconnaître dans les rêves, les lapsus, voire les "mots" du sujet pour qu'il s'avise que cet inconscient est le sien. Sien comme savoir, et le savoir comme tel affecte sans doute [...]. Affecte quoi ? Pas le sujet ni l'âme, mais le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles ²⁰ ».

Il y a au moins une « voie », que j'appelle comme cela faute de mieux, par laquelle le sujet peut se rendre compte que *son* inconscient jouit, qu'il travaille sans trêve, et cela malgré l'effort acharné qu'il consacre à sa tâche d'analysant. Cette « voie » n'est rien d'autre que la répétition. C'est-à-dire que, malgré des effets thérapeutiques importants qu'une analyse peut apporter à un sujet, des soulagements non négligeables, malgré le fait que quelque chose peut *cesser de s'écrire* dans une analyse, il y a inévitablement deux versants *qui ne cessent pas*. Un versant est celui du rapport sexuel qu'il *n'y a pas* et qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* ; l'autre versant est celui du symptôme, symptôme qu'il *y a* et qui *ne cesse pas de s'écrire*. Ce symptôme qu'il *y a* vient suppléer justement au rapport sexuel qu'il *n'y a pas*. Voilà ce qui pourrait prouver quelque chose pour un sujet, « prouver »

20. J. Lacan, « ... ou pire » [Compte-rendu], dans *Autres écrits*, op. cit., p. 550.

parce que, comme le dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*, ça prouve dans la mesure où « ça ne cesse pas de repartir ²¹ ».

Quant à ce symptôme qu'il y a, parce qu'il ne cesse pas de repartir, le sujet pourrait à la fin venir à s'y identifier, mais s'y identifier ne signifie pas pour autant qu'il puisse dire quel symptôme il a (est ?). Il pourra, au mieux, témoigner de la vérité menteuse que constitue son fantasme.

Une dimension éthique du côté du sujet est pourtant requise à cet endroit, pour qu'il tire les conséquences des limites du savoir mises au jour dans la cure. Il peut tout aussi bien rester indéfiniment dans la course à la vérité, s'accrochant indéfiniment au déchiffrement, comme s'il y avait une clé cachée quelque part. Cela n'est pourtant pas calculable.

Qu'est-ce qui peut donc faire arrêt ?

Nous avons vu, jusque-là, que les limites de ce qu'on peut savoir sont liées à la structure langagière. Cela pose un réel problème, parce que l'analyse est et restera une pratique exclusivement langagière. Quelle issue donc pour l'analyse ?

Avec les élaborations du séminaire *Encore*, puis celles de la « Préface à l'édition anglaise du "Séminaire XI" », Lacan introduit des éléments nouveaux qui permettront une passe au-delà des impasses du langage. Dans les élaborations des années 1970, Lacan affirme l'immixtion de *lalangue* dans le corps, avec ce qu'elle génère comme effet, à savoir que *lalangue* affecte le sujet sous la forme d'affects.

Or chacun sait que la présence des affects n'est pas l'apanage de la fin de l'analyse, c'est même le contraire. Il n'y a d'autre raison qu'un lot d'affects plus ou moins pénibles pour conduire quelqu'un chez un analyste. Je n'entrerai pas ici dans la question des affects. Ce que j'aimerais souligner, c'est le fait que l'affect peut justement révéler quelque chose « là où le signifiant déclare forfait », pour reprendre une expression de Colette Soler ²².

Ce que j'aimerais mettre en avant, c'est que l'analyse peut apporter, à la fin, un changement d'affect qui aurait une portée que j'oserais dire « épistémique ». « Épistémique », parce qu'à la fois elle

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 9 avril 1974.

22. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. IX.

entérine pour l'analysant la fin de ses amours avec la vérité et que quelque chose du réel a été touché par lui. Il ne suffit pas de dire qu'on est « satisfait » ou de se dire « enthousiaste » pour que ces affects aient une portée « épistémique ». Ni pour le sujet lui-même, ni pour les cartels de la passe. Nous connaissons tous des effets euphorisants au long de l'analyse et qui sont liés justement au plaisir procuré par le déchiffrement et par des trouvailles plus au moins réconfortantes. L'usage que je fais ici du mot « épistémique » est donc paradoxal. Je l'appelle « épistémique » parce qu'il est corrélé d'un « je ne peux pas savoir » qui peut se présenter à la fin de l'analyse. Ce « je ne peux pas savoir » marquerait la fin provenant des impossibles assignés par la structure langagière, et aussi d'un éventuel aperçu de l'ex-sistence de l'inconscient réel. Car il *est possible* qu'un analysant éprouve dans son analyse un moment où une formation de l'inconscient n'a plus aucune portée de sens ni d'interprétation pour lui et, quand cela arrive, ça surprend toujours le sujet. C'est ce que nous révèlent certains témoignages de passe : que cet avènement peut engendrer un changement d'affect inédit et durable, parce qu'il touche à la jouissance. Je dis qu'il est possible, parce que ce n'est pas nécessaire, parce que cela ne se prévoit ni ne se calcule. Mais lorsque cela arrive, dit Lacan, « on le sait, soi ²³ ».

Cette simple formule, « on le sait, soi », comporte un monde de conséquences. « On le sait, soi » implique la destitution *illico* du savoir supposé à l'analyste et il me semble fondamental que celui-ci, l'analyste, sache « reconnaître » ce moment de chute de la tâche analytique, pour ne pas relancer son analysant vers la course à la vérité. *On le sait, soi*, et personne d'autre, parce que ce savoir s'enracine dans *lalangue* et que *lalangue* est radicalement singulière, impropre à la communication et au dialogue.

Le savoir qu'on peut élaborer et dont on peut témoigner restera toujours hypothétique face à celui de l'inconscient, car il passe nécessairement par la structure du langage. L'analyse ne pourra jamais réaliser le rêve aristotélicien de tout analysant, car entre la cause et le savoir il y a une barrière infranchissable ; le savoir supposé à l'analyste n'était que don de la parole de l'analysant se faisant cause efficiente de l'analyse.

23. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du "Séminaire XI" », *op. cit.*, p. 571.

Le sujet, lui, peut cependant « savoir », au sens de « savourer », le changement radical qui a été opéré en lui, même si son compte-rendu demeure aporétique. Comment le transmettre ? Comment le vérifier ? C'est tout cela qui est mis à l'épreuve dans le dispositif de la passe. La première question – comment le transmettre ? – est le défi des passants ; la deuxième – comment le vérifier ? – celui des cartels.